

JESSICA CYMERMAN

Celui, d'après

ROMAN

A stylized illustration of a woman with long, wavy blonde hair, wearing a black beret and a light-colored top. She is holding a large, vibrant bouquet of flowers. The bouquet includes a large pink flower with white stamens, a smaller orange flower, and various green leaves and ferns. The background is a solid light orange color.

Ils étaient le plus heureux
des couples. Un jour, elle a dû
apprendre la vie « après lui ».


CHARLESTON
POCHE

Celui d'après

JESSICA CYMERMAN

Jean et Anna, c'est le couple que tout le monde envie. Jeunes, beaux, follement amoureux, tout leur réussit. Le mariage est prévu, la route est tracée.

Mais Jean meurt dans un accident. La vie de la jeune femme s'effondre. Les mois passent, le deuil se fait, petit à petit. Alors Anna décide qu'il faut qu'elle aille de l'avant. Et elle veut trouver l'homme parfait.

Mais l'homme parfait, c'était Jean, et Jean, elle l'a perdu. Alors elle se met en tête de trouver son parfait sosie. Et sa rencontre avec Frédéric va changer sa vie...

« Un hymne à la vie ! Les yeux parfois humides, mais le sourire toujours aux lèvres, on dévore ce roman d'une justesse délicieuse ! Un bonheur... »
Sophie Henrionnet, écrivaine

Jessica Cymerman est blogueuse et journaliste. Elle partage ses billets d'humeur drôlissimes sur son blog *Serialmother* (plus de 100000 fans sur sa page Facebook) et elle est aussi cofondatrice du site de garde d'enfants *Yoopies*.

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-473-4



9 782368 124734

7,50 euros
Prix TTC France

Rayon :
littérature française


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-473-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@ Lilly Charleston) !

Jessica Cymerman

CELUI D'APRÈS

Roman



Pour Arnaud, mon homme.

« Où que je sois, ils sont là, Mes hommes. »

Barbara

« Quand il sera mort, prends-le et coupe-le
en petites étoiles, et il rendra la face du ciel si
splendide que tout l'univers sera amoureux de la
nuit et refusera son culte à l'aveuglant soleil. »

Roméo et Juliette, *William Shakespeare*

« *Can't buy me love* »

Les Beatles

« Si vous ne pouvez vous résoudre à abandonner
le passé, alors vous devez le recréer. »

Louise Bourgeois

JEAN

CHAPITRE I

Un jour j'ai eu un coup de foudre, un vrai. Au moment où ça m'est arrivé, je l'ai su. J'avais 17 ans, je sirotais une grenadine en tournant une mèche de cheveux entre mes doigts. J'ai compris à la minute où il est entré dans le café du Trocadéro qu'il était l'homme de ma vie.

On sait toujours quand la vie prend un tournant.

Un regard a suffi. Lorsque Jean, 18 ans, est venu s'asseoir en face de moi avec assurance et a entamé une conversation banale, prétexte pour m'aborder, j'ai su que plus jamais je ne pourrais vivre sans lui.

En quelques phrases seulement, il connaissait mon prénom, mon adresse, mes rêves, le nom de mon école, le prénom de ma meilleure amie et ma passion pour les sushis.

Nous étions à un mois du bac. Mes parents m'empêchaient alors de sortir le soir comme il est d'usage dans les bonnes familles du 16^e. Ma mère, reporter

au magazine *Détective*, et mon père, dentiste, nourrissaient de grandes ambitions pour moi. Je serais chirurgien cardiaque, et pour cela il leur fallait la mention très bien au bac.

J'étais cloîtrée chez moi et Jean dut ruser pour m'approcher. Un soir, il se déguisa et prétendit à l'interphone être le livreur de Sushi Shop.

Une fois devant la porte en bois massif de notre 200 mètres carrés, il sonna. J'ouvris. Il me tendit les sushis que nous n'avions pas commandés. Je contestai, « non monsieur c'est une erreur... ». Alors il ôta son casque et je vis que c'était lui, le type du café.

Il s'approcha de moi et, dans un élan quasi animal, il m'embrassa. Nous serions désormais une entité fusionnelle.

La première informée de ce baiser fut ma meilleure amie, Emma.

On s'était connues en 6^e 4 au collège Janson de Sully. Premiers flirts, premières sorties, premières boums, premières conversations sur comment embrasser avec la langue, premières déceptions sentimentales en écoutant Barbara, premières colonies de vacances, premiers rêves de jeunes filles en fleurs.

Emma, mon double, mon alter ego féminin et pourtant l'inverse de moi, tant physiquement – elle était aussi blonde et maigre que j'étais brune et pulpeuse – que mentalement – elle ne croyait pas à l'amour fidèle et éternel.

Elle et moi, on se racontait tout. Jamais une décision prise sans l'avis de l'autre, jamais le droit de

tomber amoureuse sans que l'autre ait donné son accord. C'est donc naturellement que je lui racontai les prémices de mon histoire avec Jean.

Je me souviens de cette conversation téléphonique comme si c'était hier.

— Emma tu es assise ?

— Oui je suis assise ! Il se passe quoi ?

— Alors voilà Jean, tu sais le mec du café du Troca ?

— Oui quoi ?

— Il m'a appelée ! Il voulait qu'on aille manger des sushis hier soir mais comme mes parents sont des cons, j'ai pas le droit de sortir...

— C'que t'es conne ! Fallait faire le mur !

Emma adorait mentir à ses parents et se donner des frissons en rejoignant, le soir, ses petits copains au café ou chez eux. Elle était experte pour faire le mur. Elle possédait une super technique : elle prenait soin de fermer la porte de sa chambre de l'extérieur afin d'en empêcher l'accès et de faire ainsi croire qu'elle dormait. Elle ne s'était jamais fait prendre. Elle ne comprenait pas mon incapacité à agir comme elle.

— Emma, j'ai pas fini ! Donc j'ai dit que je ne pouvais pas sortir. Pendant que je légumais sur mon lit, on a sonné à la porte. C'était un livreur de sushis et on s'est embrassés !

— Quoi ? T'as embrassé le livreur de sushis ? Quel rapport avec Jean ?

— Le livreur, c'était Jean !

— Naaaaaan mais je le crois pas, le mec est venu déguisé en livreur t'apporter des sushis chez toi ? Et tu t'es laissée faire ?

Comment imaginer, en effet, que la fille qui n'avait décroché son premier baiser qu'à seize ans puisse se laisser embrasser ainsi ?

— Carrément !... Écoute Emma je n'ai jamais ressenti ça, mon corps entier tremblait, mon cœur allait exploser. Il est parti aussitôt et depuis je suis comme envoûtée. Je crois que c'est l'homme de ma vie.

— Bon ce mec a l'air top, mais pas de hâte hein ! C'est quoi la suite ?

— Il doit m'appeler. Emma, je le sais, avec Jean c'est pour la vie.

Cette conversation, comme une confession, donnait à ma relation avec Jean le droit de démarrer officiellement.

Quelques jours plus tard, une fois le bac en poche (mention passable au diable les ambitions de mes parents), Jean et moi allions pouvoir vivre notre histoire, notre grand projet d'amour.

Contre l'avis de mes parents, j'entamai des études de théâtre, laissant leurs grands espoirs d'avoir un enfant chirurgien se reporter sur mon petit frère Joshua.

Jean entreprit des études de droit principalement pour que ses parents puissent dire « mon fils l'avocat » dans les dîners mondains. Malgré les efforts de celui-ci, ils ne lui témoignaient aucune marque d'amour en retour. On aurait pu croire que Jean les gênait plus qu'autre chose. Il disait de ses parents qu'ils étaient « des handicapés du bonheur ».

J'ai tant de bons souvenirs avec Jean qu'il me faudrait mille ans afin de tous les lister.

La première fois qu'il m'a dit « je t'aime », nous sortions du cinéma. Il a déployé ses bras comme Jack le héros de *Titanic*, le film que nous venions de voir, en hurlant « Anna je t'aime, je suis le roi du monde ». Je me souviens avoir rougi de honte. Dans la rue, les passants nous observaient d'un air amusé. Je n'eus d'autre choix que de lui répondre que moi aussi. Et en effet, je l'aimais déjà.

La naissance d'un amour, c'est comme la venue au monde d'un enfant, beau, étonnant, magique, un voyage vers l'inconnu.

Je me souviens de notre premier week-end en Normandie dans la maison de ses parents, à Trouville. La villa s'appelait « La Mare au Diable », du nom d'un roman de George Sand. Pour l'impressionner, je fis mine de savoir qui était cet auteur. Je pensais que cet écrivain était un homme. Il se moqua gentiment de moi et ne me surnomma plus que George. A-t-on idée de s'appeler George quand on est une femme ?

Parfois il m'appelait « jeune fille » aussi. Cette habitude avait germé dans notre couple sans que je puisse me souvenir comment.

Moi, je l'appelais Jean. Simplement Jean. J'aimais jusqu'à son prénom.

Je me souviens aussi de la première fois que nous avons fait l'amour. Nos corps s'étaient si bien trouvés : une évidence supplémentaire. J'avais 17 ans, il était mon premier partenaire. Entre ses mains longues et fines, entre ses boucles blondes et ses lèvres charnues,

il me fit devenir femme. Chaque étreinte fut merveilleuse. Dès lors, je me collais sans cesse à lui et je le respirais. Son odeur m'apaisait. Jean m'apaisait.

Nul n'aurait pu être plus heureux que nous. Je ne cessais de lui répéter que nous avions trop de chance, que c'était fou, un tel amour. Je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était si beau que fatalement il allait nous arriver un truc dramatique. Il me sommait d'arrêter de « me prendre la tête ». Il avait ce don d'être sage qui contrastait avec mon tempérament angoissé.

Jean et moi partagions une chanson, notre chanson. Tous les couples ont un hymne, un air qui leur provoque de la joie, une mélodie qui résonne comme un écho à leur bonheur.

Parfois même lorsque cet air passe à la radio, si on s'approche bien des amoureux il n'est pas rare de voir apparaître un début de sourire complice à la commissure de leurs lèvres, comme pour dire « c'est notre chanson, nous on sait ».

Notre hymne c'était *Lumière du jour* de Michel Berger. Jean m'avait fait découvrir ce morceau en Normandie, aux prémices de notre histoire. Au fil de nos sept années d'amour, nous n'avons jamais cessé de l'écouter. À chaque fois, le même effet, doux et revigorant, comme lorsque petite, ma mère me préparait du jus de fleur d'oranger.

*Tu es ma lumière du jour
Tu es mon ultime amour
Si je t'appelle, tu accours
Tu es mon premier secours
Ma lumière du jour*

Lumière du jour

Et moi

Tu vois

J'ai toi

Assez vite, j'ai eu l'idée des lettres. C'était ma manière à moi de signifier que notre amour avait quelque chose de particulier. Dans la foule de mails, de SMS et d'appels que nous nous échangions, j'avais envie de tenir entre mes mains une preuve de son existence. Avoir ses lettres, c'était une façon de le posséder un peu plus.

Je lui écrivais quasiment tous les jours.

Un jour, il me confia que sa gardienne avait trouvé étranges ces courriers manuscrits au milieu des factures et des publicités. Elle s'était même demandé s'il ne fréquentait pas une secte.

Jean était plus paresseux. Je ne recevais qu'une à deux lettres par mois. Elles commençaient toutes par « jeune fille », se terminaient toutes par « je t'aime ». Entre les deux, il y avait de l'humour. Souvent. Des mots d'amour. Beaucoup. Et puis parfois, rien. Juste « Jeune fille, je t'aime ». Il mettait un point d'honneur dans chaque lettre à verser quelques gouttes d'Habit Rouge de Guerlain, son parfum.

Je consignais toutes ses missives dans une grande boîte à chaussures vide. L'amour en boîte.

Bien plus tard, une fois son diplôme d'avocat en poche et mes premiers rôles au théâtre, nous nous sommes installés ensemble, rue Desaix, au pied de

la tour Eiffel. Nous avons pourtant continué de nous écrire. Comme ces vieux couples qui gardent leurs habitudes. Sans trop savoir pourquoi. Parce que ça fait du bien, tout simplement. « Être vieux sans être adultes » chantait Brel.

Les fleurs étaient une autre de ces habitudes que nous avons prises et qui cimentaient notre histoire. Des roses blanches. Jean m'en offrait chaque 8 du mois, en écho à la date de notre premier baiser. Douze à chaque fois. Toujours du même fleuriste, avenue Victor-Hugo dans le 16^e arrondissement.

C'est dans cette boutique, au sous-sol, qu'il avait demandé ma main, six ans après notre premier baiser. Avec la complicité d'Éric le fleuriste, il avait recouvert le sol de pétales de roses blanches, installé un chemin de bougies et fait dresser un lit à baldaquin. Et dans cette atmosphère digne de *La Belle et la Bête* de Cocteau, il avait prononcé ces trois mots « deviens ma femme ».

* * *

Dans notre entourage, nos deux prénoms étaient tellement associés dans les esprits, qu'ils s'étaient fondus l'un dans l'autre pour faire naître une troisième entité, notre couple.

On se réunissait souvent avec nos meilleurs amis. De mon côté il y avait ma fidèle Emma. Du côté de Jean, ses « potos », Paul et Adrien, les trois mousquetaires.

Ensemble, nous avons pris l'habitude chaque samedi soir, de regarder *Star Academy*, une émission qui passait sur TF1. Un rituel : plateau télé, bière,

champagne et Jean imitant la voix du présentateur Nikos.

J'ai longtemps rêvé qu'Emma tombe amoureuse de Paul ou d'Adrien et que la réciproque soit vraie, mais pas même le début d'une étincelle n'avait germé dans leurs yeux.

Jean avait connu Paul et Adrien au lycée. Ces trois-là étaient inséparables. Paul était un grand gars aux yeux bridés et aux idées brillantes et Adrien un type jovial, un peu gros, à l'humour cinglant. Ils m'avaient immédiatement acceptée dans leur vie, dans celle de Jean. Je ne représentais pas un obstacle à leur trio. Contrairement à Jean qui était « rangé », Adrien et Paul passaient leurs soirées à écumer les boîtes de nuit parisiennes à la recherche de la femme de leur vie. Mais ils repartaient souvent avec la femme de leur nuit.

Pendant près de sept ans, Jean et moi avons vécu la plus belle histoire d'amour qu'il soit donné à deux êtres de vivre. Un rêve.

Jean adorait répéter « pour que chaque jour compte » comme Jack dans *Titanic*.

À dix-huit ans c'était une folie.

À vingt ans c'était une évidence.

À vingt-cinq ans une certitude.

Nous allions nous marier, avoir des enfants et être heureux jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Et ce fut le cas.

CHAPITRE 2

Nous sommes le 8 avril 2004 au matin, à un mois du mariage.

Je dors encore, il m'embrasse dans le bas du dos puis dans la nuque, me serre l'index de la main gauche. Il sent bon. Son parfum a pénétré les pores de sa peau. Dans un demi-sommeil, j'entends qu'il ouvre le placard situé sous l'évier, celui dont la porte grince, pour y prendre le sac de croquettes du chat. Je distingue un miaulement de Miaou. Je reconnais le bruit de la machine à café, Jean aime les cafés serrés dans lesquels il met un sucre et demi.

Depuis la salle de bains, il me crie de ne pas oublier que le plombier doit passer. Il me promet de rentrer tôt le soir les bras chargés de douze roses blanches. Puis il revient dans la chambre.

Je l'observe les yeux mi-clos. Il est beau.

Il m'avertit qu'il laisse les trois choix de menus pour notre mariage sur la table basse et me

demande de lui envoyer un mail plus tard pour lui indiquer celui qui me ferait plaisir. Ensuite, il m'annonce qu'il va déjeuner avec son boss pour lui demander une augmentation. Il se dirige vers la porte d'entrée, râle parce que l'ascenseur est en panne, ajoute « je t'aime » et ferme la porte. Il est environ 8 heures quand Jean quitte la maison ce matin-là.

La porte claque. Avec un instinct quasi animal, j'enfouis ma tête dans l'oreiller qui porte encore l'odeur de mon homme et je me rendors un peu. Une trentaine de minutes après, je file sous la douche. Les cheveux mouillés, lovée dans le peignoir gris de Jean, je m'installe dans le canapé avec un thé au jasmin. Dehors il fait beau, le printemps s'est installé et je crois même entendre des oiseaux devant ma fenêtre.

Il est 11 heures, j'enfile un jean et des vans et je téléphone à mon frère Joshua pour lui demander s'il veut déjeuner avec moi. En raccrochant je découvre un SMS d'Emma « Dans un mois, on t'appellera Madame ! Trop excitée » et un autre de mon chéri qui m'écrit qu'il m'aime.

Je m'assieds au bord du lit pour feuilleter les trois menus. Il y en a un avec du bœuf aux morilles, un autre avec de la pintade aux marrons. Je choisis le troisième avec du saint-pierre, plus léger pour notre mariage qui a lieu en mai. J'envoie un mail à Jean pour lui dire que j'ai fait mon choix.

J'ai hâte d'être en mai pour manger du saint-pierre, porter ma belle robe blanche et dire oui à l'homme de ma vie !

Avant de quitter la maison je tire la couette sur notre lit puis je range les chaussettes vertes de Jean sous son oreiller.

Ce matin-là, tout me met de bonne humeur. Toutes les petites choses. Une accumulation de petits bonheurs anodins qui présagent un GRAND bonheur, je le sais.

Quelques heures après le départ de Jean au bureau, je déjeune avec Joshua.

Il a deux têtes de plus que moi mais il reste mon petit frère, l'âge ne se mesure pas à la taille. Je passe ensuite chez mes parents pour récupérer des affaires que j'avais oublié de rapporter au studio. Je salue la gardienne, M^{me} Violette puis je fais un petit détour chez le fleuriste. On est le 8 ! Éric me jure qu'il mettra douze belles roses blanches de côté. Jean devrait passer les récupérer en sortant du bureau.

Je prends le métro. Il y a du monde. J'ai envie de crier mon bonheur à la rame entière.

J'ai rendez-vous pour un second rôle. Vers 18 heures, après le casting le plus improbable de l'Histoire (on m'a demandé d'imiter le chameau), je rentre chez nous, fatiguée.

Le stres du mariage envahit mon corps et puise toute mon énergie. Ma robe n'est pas encore prête, certains invités n'ont pas encore répondu et je ne sais toujours pas si je laisse mes cheveux détachés ou si je les place en chignon.

Je m'enfonce dans le canapé, un magazine féminin à la main et Miaou sur mes genoux.

J'attends Jean. Avec impatience.

À 19 h 55, il n'est pas encore rentré. J'appelle, il ne répond toujours pas.

Il est déjà arrivé à Jean d'avoir du retard, mais il prend toujours le soin de me prévenir par SMS au moins.

Un truc cloche.

Je rappelle Jean. Il ne répond toujours pas. Cinq sonneries et puis sa fichue messagerie. L'anxiété me gagne, c'est idiot. Je m'énerve et tourne sur moi-même comme le ferait mon chat.

À 21 heures, mon portable sonne. Numéro inconnu.

C'est Éric le fleuriste. Il parle tout doucement.

« Mademoiselle Anna, c'est Éric le fleuriste .

— Ah Éric..., dis-je déçue que ce ne soit pas Jean.

— Il est arrivé quelque chose à votre fiancé.

— Comment ça ? De quoi vous me parlez ?

— Il a eu un accident, les pompiers sont venus, je voulais vous prévenir, ils l'emmenent à Ambroise Paré à Boulogne.

Je reste silencieuse. Je sens en moi mon cœur éclater, ma gorge se nouer. J'ai peur.

— Mais quoi... quel accident... qu'est ce que vous racontez Éric ?

— C'est idiot, vraiment, mais ça va aller, ne vous inquiétez pas. Il a trébuché dans les escaliers, il est tombé sur la tête. Comme il était inconscient, j'ai appelé les pompiers. »

Mon souffle est coupé. Je m'effondre sur le bord du lit, mes yeux commencent à voir flou. Le trouble m'envahit.

Pourtant ça ne peut pas être vrai, c'est trop idiot, Éric a raison. Sans une larme, je quitte le studio.

Je prends un taxi et, comme une furie, je débarque aux urgences de l'hôpital. Les parents de Jean sont là. Son père est blafard, il semble avoir pris vingt ans en une heure. Sa mère hurle, assise sur une chaise, la tête entre les mains. Elle me fait penser à ces femmes désespérées dans les pays en guerre.

Je leur demande où est Jean, s'il est conscient, si je peux aller le voir. Son père m'explique ce qui s'est passé. Il est énervé, effondré. Il bégaye et bute sur les mots. « Jean est allé t'acheter des fleurs... je sais pas... apparemment il ne trouvait pas ce qu'il voulait... tu connais Jean... toujours perfectionniste... alors il est descendu au sous-sol pour en choisir d'autres... mais quel con, quel con ! Il a loupé une marche ce con... il est tombé... comme un môme... il est tombé, tu entends ? Sa tête a cogné... mais quel con... quel con. »

À ce moment-là, je ne pense pas au pire. On ne pense jamais au pire.

Simone, la mère de Jean se lève, me prend dans ses bras comme elle ne l'a jamais fait et ravalant ses larmes, elle dit juste : « Il va falloir être courageuse, Anna. Jean a eu un traumatisme crânien, il est mort. »

CHAPITRE 3

Je me suis évanouie. Pas longtemps.
À mon réveil, mes parents sont là. Gorge sèche, langue râpeuse, tête lourde.

Je demande à ma mère si tout cela est vrai, si je suis vraiment là, si Jean a réellement eu un accident chez le fleuriste, s'il est mort. Ma voix est calme. Je crois que je sais.

Les larmes de ma mère ne font que confirmer.

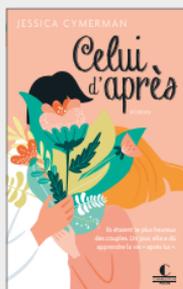
Je me relève avec force, la pousse et crie comme un animal qu'on égorge. Mon père tente de me raisonner : « Ça va aller, on est là Anna, ça va aller. »

Non ça ne va pas « aller », on vient de m'amputer, de me prendre la seule personne qui me faisait rire, le seul être aux côtés duquel j'avais envie de vieillir. Alors non, ça ne peut pas aller.

« Je veux le voir », j'exige.

Mon père pense que ce n'est pas une bonne idée. J'estime que j'en ai le droit, que Jean est presque mon mari. On ne peut pas me l'interdire.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Celui d'après
Jessica Cymerman



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON